

ÉLÉGIE

A la mémoire de mon frère Edmond.

Frappé, le cœur meurtri j'ai suivi le convoi,
D'un frère en qui j'avais une attache profonde :
Sentant un vide affreux je me disais pourquoi,
Pour disparaître ainsi, venons-nous en ce monde ?

S'en va-t-il au néant ? S'en va-t-il vers les cieux ?
Ne reste-t-il de lui qu'un pauvre corps inerte ?
Ou reste-t-il une âme invisible à mes yeux,
Trouvant de l'infini la route grande ouverte ?

J'essayais de lui dire, hors du monde connu,
N'est-il plus, comme ici, de cruelles alarmes ?
Pour tromper ma douleur, recherchant l'inconnu,
J'interrogeais la mort en refoulant mes larmes.

Mais on ne répond pas lorsqu'on est au cercueil,
Où la bouche sans voix ne sait plus que se taire.
J'allai jusqu'au tombeau dont je touchai le seuil,
Confiant l'âme à Dieu, puis le corps à la terre.

Depuis, je me redis qu'il est sur le chemin
Des femmes, des vieillards, des enfants sans asile,
Et que le plus souvent sans leur tendre la main,
Nous passons—sachant trop notre obole futile.

Plus que jamais, je vois les peines, les douleurs,
Fruits d'un arbre géant, dont les branches sans nombre
Semblent vouloir couvrir un océan de pleurs !...
Et je sens déborder en moi la plainte sombre.

Je vois que la souffrance atteint même le nid,
Du tout petit oiseau—de l'enfant qui s'éveille !
Et parfois je ressens comme un mal infini,
Doutant presque de Dieu dont la pitié sommeille.

La pitié ?—J'entrevois le doute qui s'enfuit :
Si je l'éprouve en moi, quelle est son origine ?
De l'aveugle matière est-elle le produit ?
Non.—Je comprends qu'elle est d'une essence divine.

J'ai murmuré, j'eus tort, car il est une voix
Qui commande à mon cœur, qui s'impose et me crie :
« Peux-tu sonder à fond les éternelles lois ?
« Travaille, fais le bien, médite, espère et prie.

CH. PEROTTE-DESLANDES.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

III

UN GRAND CŒUR

Aussitôt qu'Amédée fut seul, il éprouva les regrets qui suivent presque toujours un acte précipité. Des terreurs, déraisonnables peut-être, mais suscitées par une rare délicatesse, remplirent son esprit. L'accueil de Marie-Sophie lui paraissait décourageant ; elle avait évidemment deviné les sentiments dont il allait l'entretenir ; car Amédée, comme tous les cœurs sérieusement épris, s'imaginait que, malgré la prudence avec laquelle il se conduisait, tout le monde comprenait au son de sa voix, au regard de ses yeux, la passion qui remplissait son âme. Oui, Marie-Sophie devait tout savoir, et cependant elle avait refusé de l'écouter pour l'ajourner au lendemain ; à peine quelques mots étaient-ils sortis de ses lèvres, vagues, presque insaisissables, et elle s'était éloignée. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Sans doute à cette heure toute la famille réunie prononçait sur son sort. Tout l'espoir de sa vie reposait sur cette union. Un refus le rendrait à jamais malheureux. Mais qu'offrait-il à cette jeune fille belle, noble et riche ? Une vie enchaînée à son travail, une existence errante, c'est le sort des universitaires, bien des déboires et de rares joies. Mademoiselle de Ribienne était-elle faite pour cette médiocrité ? Il savait qu'il n'accepterait pas de dot ou du moins qu'il n'en ferait pas usage pour prouver à tous qu'un attachement violent, sans bornes, avait été l'unique mobile de cette alliance. Mais la chère créature qu'il allait lier à sa vie connaîtrait donc les privations, les mesquineries de cette vie de province dont il l'égayait quelques jours avant ? Triste amour que celui qui sacrifie l'objet aimé ! Amédée se faisait de sérieux reproches ; sa générosité naturelle reprenait le dessus. Il aurait pu se contenter de la douce vie qui lui était offerte dans cette excellente famille ; venir s'asseoir en ami et en frère à la table hospitalière et garder sa vie solitaire avec le travail et le combat. Ainsi perpétuellement agité en sens inverse, voulant et ne voulant pas, passant de l'espérance au désespoir, du désir à l'effroi, sa nuit fut mauvaise. Et le lendemain, quand il se rendit au château, ce n'était pas avec le joyeux entrain qu'il y apportait d'ordinaire, mais avec une préoccupation évidente et des regrets impuissants qui se reflétaient sur sa physionomie.

A Rémillac, Marie-Sophie n'avait pas mieux dormi, quoique pour des causes différentes ; le bonheur seul avait veillé à son chevet. Quand vint le matin, elle se rendit à l'église selon l'usage contracté par elle et sa sœur au couvent, usage auquel la petite paresseuse d'Annonciade apportait beaucoup moins d'exactitude. Marie-Sophie assista à la messe avec un grand recueillement, très pénétrée du grand acte qui allait lier sa vie. Elle examina bien attentivement son âme pour s'assurer que l'état du mariage était bien sa vocation. Oui, cela devait être, puisqu'elle aimait. Si son cœur avait été créé pour l'amour de Dieu seul dans un cloître, il ne se serait pas donné à une créature avec cette force et cette unité. Le salut, pour elle, se trouvait dans son union avec Amédée ; ensemble ils

iraient à Dieu se tenant par le cœur et par la main. Une si riante image offrait bien quelque désaccord avec le chapitre de l'Imitation qui nous ordonne de porter la croix, si nous voulons suivre Jésus, en opposition avec la vie des saints perpétuellement victimes et holocaustes... Dieu faisait une exception pour elle... Ah ! elle l'en remercia à deux genoux.

Elle revint au château par les bruyères qu'embaumaient les genêts fleuris ; elle rencontra les fillettes du village allant à l'école, elle les embrassa toutes dans l'expansion de son bonheur ; à la porte d'une chaumière, une jeune mère tenait un enfant dans ses bras, elle s'approcha de ce groupe charmant et traça de son doigt une croix sur le front du petit ange ; elle avait besoin de répandre son bonheur, d'aimer et de bénir.

L'amour honnête est bon.

Annonciade accourut vers elle, les yeux encore languissants et chargés de sommeil, fraîche dans son peignoir de mousseline, rose comme une matinée de printemps : après s'être jetée dans les bras de sa sœur qu'elle embrassa follement dix fois, elle se mit à cueillir les coquelicots, les bluets, les paquerettes, les avoines fleuries qui, au grand détriment du blé, émaillaient les champs, et avec un art infini elle s'en fit une couronne dont les légères et gracieuses fleurs trainant sur son cou et des deux côtés du pur ovale de sa figure, la rendirent plus charmante encore.

Marie-Sophie la regardait et l'admirait.

—Tu ne seras jamais qu'une enfant, dit-elle d'une voix caressante.

—Tu crois ? répondit Annonciade en baissant la tête pour cacher la rougeur qui envahissait son visage.

—Je l'espère, reprit Marie-Sophie ; le bonheur, chère petite est dans ta douce ignorance de la vie ; tu auras le temps plus tard d'en connaître les côtés sérieux et d'en souffrir.

Annonciade se tut. Il se fit un silence. Chacune des sœurs avait ses pensées et s'entretenait avec elles.

Cependant au bout d'un moment la plus jeune prit le bras de l'aînée et comme un rameau qui ploie et cherche un tuteur, elle s'y appuya tendrement :

—Crois-tu donc qu'on n'ait de la peine que quand les larmes coulent ? demanda-t-elle à demi-voix.

Marie-Sophie, troublée par cette question, la regarda ardemment dans les deux yeux :

—Serais-tu malheureuse ?

—Non, ma grande sœur, dit la jeune fille repentante d'avoir inquiété cette véritable amie, je ne suis qu'une sotte enfant qui t'adore.

Marie-Sophie avait pâli ; le trouble de la veille lui repassait par la mémoire, un doute cruel surgissait dans sa pensée : Annonciade était-elle bien véritablement une enfant ?

—Ne joue jamais avec le cœur, dit-elle mélancoliquement, les plaies qu'on lui fait ne guérissent pas.

Elles marchèrent jusqu'au château se souriant l'une à l'autre, et pourtant une ombre resta sur l'âme de Marie-Sophie. L'ombre sur un beau jour, c'est le nuage qui porte l'orage dans ses flancs.

Quand elles furent dans leur chambre, jusqu'alors commune, Annonciade se mit à friser ses beaux cheveux, à garnir de fleurs nouvelles les vases de la cheminée, à jeter du mouron dans la cage des petits serins qu'elle élevait et avec lesquels elle se mit à gazouiller comme un véritable oiseau.

Tous ces enfantillages, que Marie-Sophie suivait des yeux, ranimèrent ses croyances dans l'enfance prolongée de sa sœur. « La passion est de soi trop dévorante pour permettre à celle qui en est possédée de s'occuper d'oiseaux et de fleurs, pensa-t-elle, je me suis effrayée à tort » et regardant avec bonheur et avec tendresse cette petite fille qu'elle avait toujours tant aimée, cette douce sœur en part dans tout son passé, elle se promit de veiller sur son avenir et de couvrir de fleurs les pas de cette chère petite fée qu'un instant elle avait craint de trouver sur son chemin. Puis, ôtant son chapeau, elle quitta la chambre pour se rendre à l'appartement de sa mère.

Elle l'embrassa avec effusion, et lui dit :

—J'aurais voulu vous parler dès hier soir, ma bonne mère, mais je n'ai pu vous trouver seule ; n'accusez pas, je vous prie, ma confiance.

Sa mère la regardait avec orgueil et elle répondit lentement :

—M. Amédée m'a demandé un entretien particulier, reprit la jeune fille, laissant paraître un léger trouble ; dans un premier moment de surprise, j'ai acquiescé à son désir sans vous consulter, je vous en demande pardon et je sollicite votre permission.

—Je te l'accorde de tout cœur, chère fille, dit madame de Ribienne dont les yeux animés exprimaient la joie la plus vive ; j'ai pour Amédée une profonde estime, je connais ses qualités, j'ai étudié son caractère, je suis sûre de son respect ; il n'y a donc rien à craindre de sa part de suspect ou de dangereux.

—Merci, murmura Marie-Sophie dont l'émotion se trahissait par les battements de son cœur ; je juge M. Amédée comme vous.

—Je ne te demande pas si tu soupçonnes la nature de l'entretien qu'il a sollicité, mon enfant, reprit au bout de quelques instants d'un silence ému l'heureuse mère ; à l'âge d'Amédée, il ne peut être question que d'un mariage ; il y a longtemps que je me suis préparée à cette demande, et je t'assure qu'à tous égards je serai heureuse d'appeler Amédée mon fils.

Des larmes vinrent aux paupières de Marie-Sophie. Elle se pencha vers sa mère et la tint longtemps et étroitement embrassée. Mais elle ne parla pas. C'était une nature ardente et sérieuse qui ne livrait point ses secrets. Dieu avait lui dans son cœur son affection pour Amédée, sa mère la devinait, les lèvres de la jeune fille restaient muettes. Elle cachait sa tendresse dans le sanctuaire le plus impénétrable de sa pensée pour en mourir ou pour en vivre, mais non pas pour la livrer.

A l'heure convenue, sur les six heures environ, elle se rendit à la serre : il faisait un temps fréquent en Normandie et que les gens du pays appellent un temps couvert, c'est-à-dire obscur et nuageux. Les belles espérances du matin ne s'étaient pas réalisées ; le soleil, après avoir momentanément percé le brouillard et inondé les plaines, les vallées et les collines de sa splendide lumière, s'était de nouveau enseveli dans la brume, et les nuées du couchant, poussées par le vent, roulaient en masses mobiles et menaçantes qui attristaient la nature ; les fleurs se penchaient vers le sol, les oiseaux ne chantaient pas, les femmes nerveuses avaient la migraine. Marie-Sophie n'était pas nerveuse et pourtant elle eût aimé que la nature fût en fête comme son cœur ; malgré ses courageux efforts, la petite ombre qui, le matin, avait effleuré son âme, semblait grandir pour étouffer les joies attendues. Mais elle ne voulait pas se laisser abattre comme une femme superstitieuse ou comme une folle enfant ; elle savait bien que le bonheur

est indépendant des accidents naturels du temps et que l'âme peut être profondément navrée par un radieux soleil et souvent au comble du bonheur par un sombre jour d'hiver. Pourtant, elle se vit obligée de faire une toilette sévère peu en harmonie avec les riants projets qui emplissaient son âme. Elle portait une robe en gaze de Chambéry gris perle ; un collier de corail à triple rang entourait son cou et en faisait valoir la noblesse et la teinte dorée ; ses cheveux si noirs et si abondants revenaient en double tresse autour de sa tête comme un véritable diadème et contribuaient à justifier ce nom de reine que sa taille élevée et son grand air lui avaient mérité.

En s'acheminant vers la serre, elle marchait lentement, pour se recueillir et se posséder.

Amédée l'attendait. Il se précipita vers elle :

—Marie-Sophie, lui cria-t-il, l'accent ardent et fiévreux par suite de ses veilles orageuses et du trouble inquiet de son âme, ma chère Marie-Sophie, avec quelle anxiété j'épiais votre arrivée !

Elle porta la main à son cœur ; cette main qui tremblait, au lieu de calmer l'émotion de la jeune fille, n'aurait servi qu'à la trahir si, lui, l'auteur de cette agitation puissante, s'en était aperçu.

Il la conduisit à un des fauteuils de mousse réservés aux promeneurs ; leurs mains se touchèrent, et cependant elles n'étaient point unies.

—Chère Reine, dit Amédée en la faisant asseoir, j'a voulu, avant de m'adresser à madame de Ribienne, être bien sûr de son consentement, vous seule pouvez me rassurer à cet égard.

Elle pouvait à peine parler la fière jeune fille qu'un sentiment féminin enveloppait tout entière :

—N'êtes-vous pas certain de l'accord de tous ? murmura-t-elle enfin.

—Oui, vous m'avez comblé de marques d'attachement et je vous aime tous : mais... ma position... mon humble position m'effraie pour oser demander le titre sacré de fils.

La belle tête de Marie-Sophie s'abaissa sur ses mains, elles cachèrent son visage, elles masquèrent la rougeur qui s'étendait jusqu'au front. Oh ! si le soleil était absent de la terre, si les fleurs manquaient d'éclat et de parfums, Marie ne le savait pas, car des rayons lumineux éclairaient son âme, tout fleurissait sous son regard enivré.

L'inquiétude d'Amédée était au comble. Pourquoi ce silence, cette tête penchée ? L'espérance désertait son cœur. Il lui prit la main :

—Marie ?....

La noble fille fit un effort suprême, et répondant à la prière d'Amédée :

—Vous avez tous les droits à obtenir le titre de fils, répondit-elle en le regardant avec tendresse.

Passant du désespoir au transport de la joie, il tomba à genoux :

—Je puis... je dois espérer ?....

—Oui, Amédée, répondit-elle, tandis qu'un faible soupir s'échappa de ses lèvres tremblantes, ma mère connaît vos sentiments ; comme moi, elle les avait devinés, elle les approuve, elle les bénit.

Il était là, palpitant, fou, et disant dans son délire : Que vous rendrai-je, ô ma chère Marie, pour avoir ainsi lu dans mon cœur et servi mon bonheur ? je l'aime tant cette chère enfant, que je serais mort de douleur si....

Il s'arrêta. Il leva les yeux vers elle.

—Qu'avez-vous, Marie ! ma sœur ?.... ma sœur chérie !.... Sous l'étreinte d'Amédée, la main de Marie s'était glacée ; le sang avait quitté son visage devenu livide à force de pâleur ; ses yeux étaient éteints, on l'eût dit mortellement frappée ; l'âme, cependant, bien plus que le corps, venait d'être broyée.

Amédée crut à une défaillance ; aucun soupçon de la vérité ne pénétra sa pensée ; il courut à la source voisine chercher un peu d'eau dans un des vases destinés à recevoir des fleurs.

Si courte que fût son absence, elle suffit à Marie-Sophie pour rentrer en possession d'elle-même et regarder en face cette vérité terrible qu'elle n'avait jamais soupçonnée, sauf la veille, comme un éclair de chaleur qui déchire la nue pour laisser le ciel dans toute sa splendeur ; l'instant d'après, à sa peur avait succédé la confiance ; et maintenant, c'était la vérité. Il aimait sa sœur... Annonciade... cette enfant... sa rivale... quelle plaie ! quel sombre avenir ! quelque chose de poignant lui torturait le cœur ; quelque chose de haineux.

Il n'y avait pas de temps pour les longues pensées, ni pour le désespoir qui, comme une grande ombre, enveloppait maintenant l'âme entière de Marie-Sophie. On attendait les pas d'Amédée ; en quelques instants, il fut auprès de la pauvre Marie :

—Oh ! que vous m'avez effrayé, dit-il avec son bon et franc regard.

Elle détourna les yeux. C'étaient de tels regards qui l'avaient trompée.

—Ce n'est rien, répondit-elle d'une voix brisée.

Mais elle était mortellement pâle, et la voix lui manqua pour ajouter quelque chose.

Il vit sa défaillance. Avec une tendre sollicitude, il lui mit un peu d'eau fraîche sur les tempes ; elle le laissa faire ; sa volonté était absente.

Elle parut mieux. Ses yeux étaient toujours baissés, son corps immobile, ses lèvres muettes et les couleurs de la vie légèrement revenues sur ses joues pâles montraient seules que le mal serait dominé... le mal du corps....

Bientôt elle porta la main à son front, il brûlait. Ses mains étaient glacées et son cœur saignant. Elle fit un mouvement pour se lever ; ses deux mains se crispèrent sur les bras du fauteuil, elle était debout. Elle évitait son regard.

—Il faut que je rentre... nous reprendrons cet entretien. Puis, levant courageusement ses grands yeux vers le ciel et y puisant la force suprême : espérez, dit-elle en frissonnant.

Jusqu'au château, il guida ses pas chancelants, lui répétant : « Ma sœur, ma sœur... » ce mot en général si doux... si cruel sur des lèvres qui devaient en dire un plus tendre.

La pluie tombait petite et fine, comme si la nature eût pris part à la douleur profonde et vraie dont venait d'être frappée une créature vaillante et généreuse.

(A suivre.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pâtes Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.